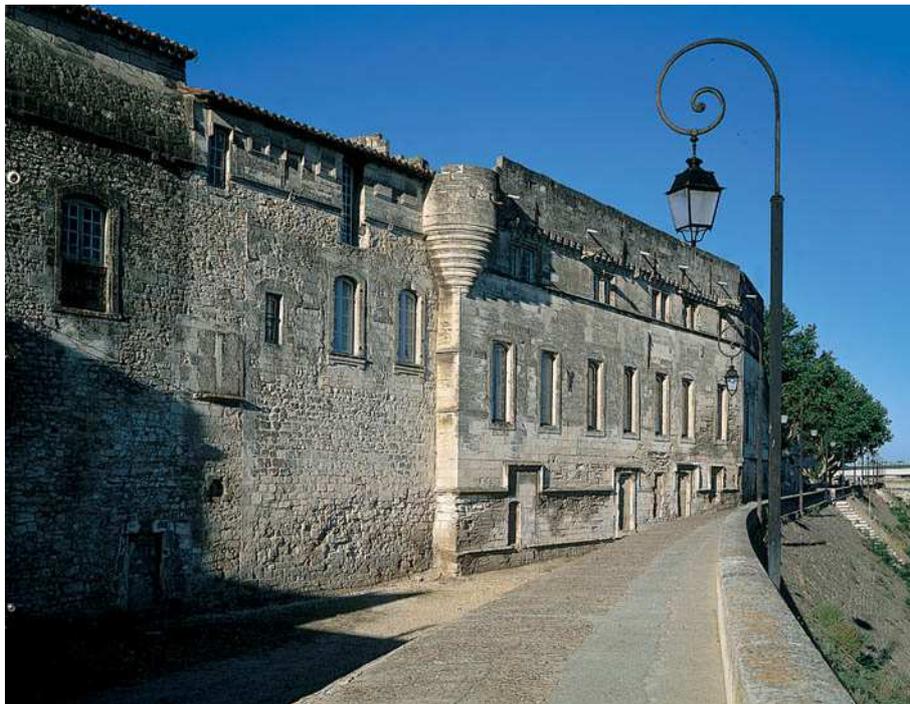


MUSÉE RÉATTU

ANCIEN GRAND PRIEURÉ DES CHEVALIERS DE MALTE

Le musée Réattu, consacré aux beaux-arts, et installé au bord du Rhône dans deux édifices contigus ayant appartenu à l'ordre de Malte.

A l'est, la commanderie de Saliers érigée au XV^e siècle est la maison de ville qui abritait le commandeur ou les chevaliers résidant habituellement en Camargue. Lorsqu'ils séjournèrent à Arles, ils disposaient d'appartements distribués autour d'une cour. La façade sud de cette cour est un très bel exemple de l'architecture du XV^e. Une salle du rez-de-chaussée nord, superbement voûtée, servait à recevoir les récoltes provenant des propriétés de la commanderie. Au premier étage, la grande pièce donnant sur le fleuve servit d'atelier au peintre Jacques Réattu. Elle conserve encore des tapisseries issues du cycle des *Sept Merveilles du monde* qui auraient appartenu à la reine Christine de Suède. Ce sont les seuls témoignages du décor intérieur du Grand Prieuré antérieur à la Révolution.



Façade nord de de l'ancien Grand Prieuré

L'ancienne commanderie de Saint-Thomas de Trinquetaille, à l'ouest, fut édifiée à partir de 1358, après la destruction de la maison – fondée au XII^e siècle à Trinquetaille – par des déserteurs de la bataille de Poitiers. En 1562, après le combat qui opposa les catholiques et protestants à Saint-Gilles, et le pillage du Grand Prieuré de la langue de Provence, le grand prieur décida de se réfugier à Arles, dans la commanderie Saint-Thomas. Un décret de l'ordre de 1615 établit que les grands prieurs y résideraient désormais. La commanderie devenait ainsi Grand Prieuré. Quarante-huit commanderies, de Toulouse – l'autre Grand Prieuré de la langue de Provence – à Genève, dépendaient du Grand Prieuré et au moins deux fois par an, jusqu'à la Révolution, des assemblées des commandeurs s'y tenaient.

Le bâtiment est ordonné – comme celui de la commanderie de Saliers – autour d'une cour, réduite en 1640 par le grand prieur Honoré Quiqueran de Beaujeu pour la construction d'un grand escalier d'honneur, bordé de balustres, remplaçant l'ancien escalier à vis. Le même Quiqueran de Beaujeu fit percer la tribune dominant la chapelle construite au sud, à partir de 1503, par le commandeur de Trinquetaille, Melchior Cossa. Dotée d'un chevet plat, elle est surmontée de trois travées voûtées d'ogives avec des clés à pendentifs armoriées. Le corps de logis nord conserve des éléments de fenêtres à meneaux et croisillons remplacés par de larges fenêtres au XVIII^e siècle et, au sommet du bâtiment, un décor médiéval de créneaux et faux mâchicoulis ornés de superbes gargouilles. Les salles du premier étage servaient aux réunions et les parties hautes étaient des bureaux. La salle qui surmonte la chapelle abritait les archives.

Jacques Réattu, peintre arlésien (1760-1833)

Les deux bâtiments furent saisis en 1762 et vendus comme biens nationaux. Jacques Réattu, séduit par la beauté des lieux, put acquérir la commanderie de Saliers en 1796. Quant au Grand Prieuré, divisé en vingt-six lots, il l'acheta morceau par morceau entre 1801 et 1827 dans l'idée d'en faire, inspiré par le paysage en bordure de fleuve, un lieu de création destiné aux artistes – la préfiguration, en somme, du fameux « Atelier du Midi » dont rêvera Van Gogh quelque soixante ans plus tard.

À la mort de Réattu, en 1833, sa fille Élisabeth Grange hérita des bâtiments, des œuvres de son père et de la collection qu'il avait réunie. Restée sans descendance, elle vendit l'ensemble à la ville d'Arles contre une rente viagère afin de créer un musée public de peintures, en 1868, où les œuvres de Jacques Réattu seraient mises en valeur.

Né à Arles en 1760, Réattu était l'enfant naturel d'un gentilhomme de Montpellier, Guillaume de Barême de Chateaufort et de Catherine Raspal, sœur du peintre Antoine Raspal. Ce dernier lui enseigna certainement les rudiments de son art. Parti à Paris, le jeune homme étudia dans les ateliers de Julien et de Regnault avant d'obtenir le grand prix de Rome en 1790 avec *Daniel faisant arrêter les vieillards accusateurs de la chaste Suzanne*. Dans la Ville Éternelle, Réattu travailla beaucoup, copiant les antiques, dessinant des paysages ou exécutant les œuvres que chaque élève devait rendre régulièrement. Là, il embrassa les idéaux de la Révolution et commença à traduire en peinture les préceptes du nouveau régime avec *Prométhée dérobant le feu sacré* (1792). Obligé de fuir Rome au moment des réactions antirévolutionnaires, il gagna Naples, puis Marseille. Il se lança alors dans de grandes compositions à la gloire de la Révolution comme *Le Triomphe de la Civilisation* (1793) ou *Le Triomphe de la Liberté* (1794). Surtout, il fut chargé du décor de l'église des Prêcheurs de Marseille qui devait être transformée en temple de la Raison (1794-1795) – il proposa dix grisailles, dont huit furent réalisées et six sont toujours conservées au musée. Réattu se maria en 1798 et, à partir de 1802, semble abandonner toute activité artistique jusqu'en 1818. Il réalisa alors des œuvres sur des thèmes inspirés par les *Métamorphoses* d'Ovide et il se lança dans des projets de grands décors, malheureusement perdus, comme le plafond du Grand Théâtre de Marseille avec *Apollon et les muses jetant des fleurs sur le Temps* (1828), ou jamais réalisés, comme ses propositions pour la salle de spectacle de Nîmes ou la mairie de Marseille.

En 1827-1829, il exécuta trois toiles sur *l'Histoire de saint Paul* pour l'église Saint-Paul de Beaucaire, dont une splendide composition qui compte parmi ses plus belles œuvres.



Étude de têtes pour saint Paul (1827-1829)

Les premières collections du musée

Le fonds ancien est surtout constitué d'œuvres de Réattu (dont plusieurs centaines de dessins), de peintures des écoles françaises et italiennes, et de gravures et dessins lui ayant appartenu. Il faut mentionner le superbe *Autoportrait de Simon Vouet* (v. 1618), acheté par Réattu à Rome, et des œuvres d'Antoine Raspal telles que *La Famille du peintre* (v. 1770-80) et *L'Atelier de couture à Arles* (v.1 785). Quelques dépôts de l'État permettent aussi de présenter des œuvres hollandaises (Houckgeest, Koedjik). A partir des années 1950, après la restauration des bâtiments, la politique du musée s'oriente vers l'art moderne. Des œuvres essentielles entrent alors dans les collections, comme une nature morte de Manguin, des dessins et peintures d'Henri Rousseau, deux sculptures en bois de Zadkine : *Torse féminin* (1935) et *L'Odalisque* (1932) – un chef-d'œuvre de la sculpture cubiste – et *Le Griffu*, de Germaine Richier (1952). Ce sont là les premiers témoignages des liens qui vont se tisser entre des artistes contemporains et la magie des lieux.



L'Atelier de couture à Arles par Antoine Raspal



L'Odalisque, par Ossip Zadkine

La photographie au musée Réattu

En 1965, à l'initiative de Lucien Clergue, s'ouvre une section d'art photographique (la première initiative dans ce genre dans un musée français). Elle compte aujourd'hui plus de quatre mille œuvres. Aux donations des premières années dues aux photographes eux-mêmes, tels que Richard Avedon, Cecil Beaton, Man Ray, Peter Beard, Werner Bischof, Izis, William Klein, Jean Dieuzaide, etc., ou à des collectionneurs tels Jérôme Hillet, Hélène Cingria qui ont fait entrer des œuvres d'Ansel Adams, Berenice Abbott, Man Ray, Germaine Krull, Dona Maar, Edward Weston, sont venues s'ajouter chaque année les photographies offertes par les artistes participant dès 1970 aux Rencontres Internationales de la Photographie.

On peut aussi signaler parmi beaucoup d'autres, Judy Dater, Yousuf Karsh, André Kertész, Marc Riboud, Willy Ronis, Georges Tourdjman, Jerry Uelsmann ou Arthur Tress. Le musée s'est ensuite orienté vers une politique plus volontariste, privilégiant deux axes : la "photographie plasticienne", représentée par Pascal Kern, Ton Zwerver, Jan Svenungsson ou Alian Fleisher ; et surtout "Arles, territoire légendaire" revisité par la photographie. Les commandes passées au fil des années à Mimmo Jodice, Vasco Ascolini, Jacqueline Salmon ou Yannick Hedel, ainsi que les acquisitions auprès d'autres artistes, ont considérablement enrichi le fonds et transformé l'image traditionnelle d'une ville historique. La collection de photographies est présentée par roulement lors d'expositions thématiques ou monographiques au rez-de-chaussée du Grand Prieuré.



Nu, par Edward Weston, 1936



Pierrot et Arlequin, par Pablo Picasso, 1971

Peinture et sculpture

Dans le domaine de la peinture, le début des années 1970 est une période capitale pour l'histoire des collections : Pablo Picasso, dont les relations étroites avec Arles tiennent autant aux corridas qu'à la mémoire de Van Gogh – comme en témoignent les nombreuses versions d'Arlésiennes réalisées entre 1912 et 1958 –, offre en 1971 une extraordinaire série de cinquante-sept dessins précieusement datés et numérotés : on y retrouve les grands thèmes de l'Arlequin, du Peintre et son modèle et, surtout, du Mousquetaire, magistral autoportrait final de l'artiste. En 1985, Jacqueline Picasso y ajouta le *Portrait de Maria Picasso Lopez* (1923), souhaitant réunir en un même hommage la mère et le fils.

L'état compléta quelques années plus tard cette donation en affectant au musée le tableau de *Lee Miller en Arlésienne*, peint en 1937, dans une subtile dédicace au *Portrait de Madame Ginoux*, de Van Gogh. Les collections du musée Réattu ont pu également se construire d'achats et de donations, parmi lesquels on trouve des artistes comme Roger Bezombes, Mario Prassinos, André Marchand, César, Arman, Pierre Buraglio, Jean Degottex, François Morellet, Michel Duport, Pol Bury, et surtout Pierre Alechinsky avec deux oeuvres créées à Arles (*Soleil tournant*, 1987) ou bien dans sa région (*Érosion éolienne*, 1988), ainsi qu'une extraordinaire série intitulée *Al Alimon* réalisée à deux pinceaux avec le peintre mexicain Alberto Gironella en 1980, et offerte au musée en 1996.

C'est à partir de 1981 que le musée, s'appuyant sur les fabuleux volumes des salles romanes du cloître Saint-Trophime et sur la dimension monumentale qu'offre la ville d'Arles, s'est plus particulièrement intéressé à la sculpture, invitant des artistes tels que Toni Grand, Bernard Dejonghe, Hélène Agofroy ou Bernard Pagès, à travailler sur place. Commence ainsi une collection inédite, entre architecture et sculpture, en hommage au "génie des lieux", et dont l'idée principale est bien la continuité d'un patrimoine en perpétuelle invention.

Texte d'Alain Charron et Michèle Moutashar, extrait de « Arles, le guide : musées, monuments, promenades », Paris : Éditions du patrimoine, 2001.